

« Il meurt renaissant » Quatre lettres inédites de Daniel De Bruycker à Henry Bauchau

Le Fonds Henry Bauchau conserve un ensemble de dix lettres envoyées par Daniel De Bruycker à Henry Bauchau entre 1993 et 2004 – dix lettres substantielles qui laissent deviner à leur entour des échanges et des conversations dont les traces émaillent cette correspondance. Les signes de cette amitié sont également visibles dans la bibliothèque d’Henry Bauchau, qui comprend plusieurs volumes dédiés par Daniel De Bruycker : quatre recueils (*La Mer est ronde*, Le Cormier, 1987 ; *Destins nomades*, L’arbre à paroles, 1995 ; *Couper ici*, Le Taillis Pré, 2005 ; *Poèmes de Hou Dang Ye*, L’Amourier, 2000) ainsi qu’un essai sur la « Légende d’un bodhisattva » (*Jâtaka de l’arbre*, Images d’Yvoire, 2002). À ces livres de poésie s’ajoutent deux romans publiés chez Actes Sud, l’éditeur d’Henry Bauchau : *Silex. La tombe du chasseur* (1999) et *Lettres de Treste* (2004).

Le passage de la poésie au roman, du reste, apparaît comme un fil conducteur de la relation entre les deux auteurs, dans la mesure où l’exemple et l’impulsion d’Henry Bauchau ont orienté de manière décisive la trajectoire de son correspondant vers la forme narrative. Le parcours de Daniel De Bruycker, né à Bruxelles en 1953, l’a en effet conduit à la poésie, comme en témoignent les recueils cités, mais aussi à la critique théâtrale et musicale (de 1977 à 1987 dans *Le Soir* pour la Belgique, *Le Monde* et *Le Monde de la musique* pour la France), au récit de voyage (à travers les îles britanniques ou l’Extrême-Orient) et à la traduction. C’est la rencontre d’Henry Bauchau (qui vient lui-même de connaître le succès public et critique avec *Cœdipe sur la route*) qui va l’amener à se tourner vers une prose romanesque à l’égard de laquelle il nourrissait pourtant des réticences. Ce rôle essentiel tenu par Henry Bauchau, Daniel De Bruycker l’a retracé en quelques lignes qu’il a bien voulu nous confier :

Lors de notre première rencontre en 1993, j’offris à Henry le manuscrit d’un recueil de poèmes¹. Il les complimenta, tout en m’engageant à tenter aussi la prose.

Deux ans plus tard, je lui présentai le manuscrit d’un recueil de proses courtes². Henry le gratifia d’une préface chaleureuse, tout en y glissant, à mots couverts, ce message personnel : « Ce n’est pas de ça qu’il s’agissait, Daniel, mais bien d’essayer le *roman*. »

Deux ans plus tard encore, le roman était en cours³. Henry m’y aida de ses remarques, puis le porta sur les fonts baptismaux, sachant sans doute que je n’en serais pas venu là sans ses conseils ni surtout sans l’exemple de ses propres livres, où jamais l’exercice dialectique de la fiction ne voile l’intériorité du poème.

De cette correspondance nous avons extrait quatre lettres particulièrement significatives, dans la mesure où elles témoignent à la fois d’une amitié profonde, d’une attention réciproque dans la lecture des œuvres respectives, et d’un échange critique aussi bien que poétique. Ces quatre lettres voient en effet la conversation épistolaire se métamorphoser en dialogue poétique, Henry Bauchau devenant le destinataire de poèmes qui ressaisissent dans le rythme du vers les échos de son œuvre (avec *Cedipe*, dans la lettre du 28 mars 1993) aussi bien que les conversations antérieures (dans le texte qui conclut la lettre du 28 août 2002), tout en prolongeant parfois une réflexion cruciale (sur la persistance de l’espoir par exemple, dans la dernière lettre du 29 août 2004 à laquelle est joint un poème évoquant la lumière d’une « lampe dans la maison des nuits »). Avec « Le Héros mourant », c’est même l’évocation d’un Bauchau au seuil de la mort que Daniel De Bruycker adresse le 8 avril 1998 à son ami – non sans s’étonner aujourd’hui encore que son dédicataire ait pu accueillir ce poème avec une bienveillance teintée d’ironie.

De cette correspondance certes lacunaire – car sélective et limitée à une voix – se dégagent néanmoins un portrait amical d’Henry Bauchau, une lecture subtile de son œuvre (certaines formules sur ses poèmes ou sur *L’Enfant bleu* possèdent une densité et une justesse propres à stimuler la critique) et un témoignage vivant de son influence. Influence du poète

¹ *Destins nomades*, L’arbre à paroles, 1995.

² *La Pierre de soi*, Entente, 1996.

³ *Silex*, Actes Sud, 1999.

tout d'abord, qui apparaît comme une référence majeure pour Daniel De Bruycker lui-même, et plus largement pour plusieurs générations d'écrivains de Belgique francophone, comme l'atteste la présence de Werner Lambersy et de Liliane Wouters dans ces lettres. Influence du romancier également, dont la valeur semble tenir à sa capacité à donner au genre une « rigueur » qui lui fait défaut aux yeux de Daniel De Bruycker, et qui trouve sans doute ses sources dans l'exercice de la langue poétique. Influence morale enfin, dans la mesure où l'écriture de Bauchau est associée à une « santé » et à un « espoir » qui autorisent l'œuvre littéraire à prétendre « guider les autres » (selon la formule de *L'Enfant bleu* citée dans ces lettres) vers la découverte de leur propre vérité.

La publication de ces lettres, ainsi que des poèmes qui les accompagnent, aurait évidemment été impossible sans le concours de Daniel De Bruycker : qu'il soit ici pleinement remercié de son accord, de sa confiance et des renseignements qu'il a eu l'obligeance de nous communiquer. Les précisions ajoutées entre crochets et les notes insérées au bas des lettres sont en effet de sa main, apportant ainsi un éclairage rétrospectif sans équivalent sur cette correspondance.

Olivier BELIN

Université de Cergy-Pontoise

Paris, le 28 mars [1993]

Cher Henry Bauchau,

Un peu intimidé, malgré votre gentillesse et votre simplicité, lors de notre rencontre chez Marie-Claire [Boons], samedi dernier, je tenais à vous faire part plus posément de l'une ou l'autre chose que je n'ai pas trouvé l'occasion de vous confier de vive voix.

Vous écrire, d'abord, toute mon admiration pour ces *Poèmes pendant la guerre du Golfe*, dont Werner Lambersy m'a communiqué le manuscrit sur ma demande. Ce qui pouvait passer pour un compliment fort banal, lorsque je vous disais que, des quatre textes que les Éditions Entente

s'apprêtent à publier⁴, le vôtre me semblait le plus « jeune » et le plus frais, reflétait assez maladroitement, mais fort réellement aussi, mon sentiment à la lecture de ces poèmes. J'ai songé tout du long à une remarque fort pertinente de Liliane Wouters lorsque, présentant un choix de « poètes de 40 ans » (je me trouvais être du nombre)⁵, elle saluait l'émergence d'une génération d'auteurs – aussi divers que possible au demeurant – dégagés du malaise critique face au langage, de la méfiance systématique pour les ressources et le principe même de toute rhétorique et d'un soupçon vertigineux quant à la possibilité de communiquer à quiconque quoi que ce soit d'organisé. Or la « santé » que Mme Wouters évoquait, par contraste, chez ces quelques auteurs réconciliés avec les vertus d'une écriture concertée (la musique et la couleur du mot et de la phrase, le charme de l'évocation et de l'humour, la franchise face à l'histoire et au mythe, à l'homme et au sacré), il me semble la reconnaître dans vos poèmes, et avec plus d'acuité encore, car appuyée sur une maturité – plus précisément, une aisance et une simplicité dans l'abord de la profondeur – qui vous permet d'aller droit à la rencontre des destins que vous évoquez.

Cela ne date certes pas d'hier : de Genghis Khan à Mao, entre tant d'autres plus fictifs, votre approche de ces figures d'exception m'a souvent frappé, à mesure que je découvrais ces textes, comme relevant d'une ambition et d'une liberté d'allure bien étrangères à l'esprit dominant de l'époque où ils furent écrits. Pour cette seule raison, et contre beaucoup d'autres, vos livres ont souvent figuré, dans ma bibliothèque, sur le même rayon que ceux de Marguerite Yourcenar.

De l'histoire au mythe – avec aujourd'hui ce cycle d'Edipe –, c'est, me semble-t-il, la même approche encore, et unique précisément en cela qu'elle intègre l'un à l'autre constamment : ces biographies étaient en même temps des récits légendaires, et l'inverse vaut également de ces textes où vous évoquez la « matière Antigone » et le chemin d'Edipe, en chacun dévoilant la conjonction de la personne et de la fable et l'une par l'autre les éclairant.

⁴ La publication de cette série programmée par Werner Lambersy sera reportée de trois ans (1996), Henry Bauchau ayant dans l'intervalle choisi de retirer son propre texte, les *Poèmes pendant la guerre du Golfe*, pour le réserver à ses éditeurs habituels.

⁵ Séance des *Midis de la Poésie* au Musée des Beaux-Arts de Bruxelles, 1993.

Ainsi de ce curieux et beau rapport que vous faites apparaître, reprenant le motif de la rencontre d'Œdipe avec la Sphinx, entre l'homme, objet de l'énigme, et le héros, son sujet (ou est-ce moi qui ai cru lire ce qui n'était qu'une harmonique secrète résonnant au creux du poème ?) :

Alors la Sphinx à triple forme interrogea,
et l'étranger par trois fois se nomma :
« Qui, au matin, rampe sur quatre pieds... ?
– Œdipe aux pieds blessés !
– ... tout le midi, marche sur deux... ?
– Œdipe le promené-des-dieux !
– ... et, venu le soir, titube sur trois ?
– Œdipe aveugle et roi,
tâtonnant, sans Antigone,
sur la route de Colone ! »⁶

Qurna, le 8 avril [1993]

N'ayant pu terminer cette lettre avant mon départ pour l'Égypte avec Chantal⁷, je vous écris présentement du village de la nécropole thébaine où nous avons rejoint Max Dauber, le neveu cinéaste de Marie-Claire. À l'ombre des dattiers, nous y avons longuement parlé de vous avec votre « ange gardien de Bruxelles » (c'est elle qui me demande de ne la désigner qu'en ces termes, certaine que vous la reconnaîtrez sous ce sobriquet), en attendant de vous retrouver ensemble au marché de la Poésie en juin, à l'occasion de la présentation de nos livres respectifs chez Entente.

J'espère que le manuscrit de *L'Architecte*⁸, que je vous ai confié l'autre soir, vous aura fait une lecture agréable – encore que, pour ma part, je ne puisse m'empêcher de le tenir pour un texte mineur (la prose, même à

⁶ Poème inédit, mars 1993.

⁷ Chantal Deltenre-De Bruycker, qui deviendra elle-même romancière sous l'égide de Henry Bauchau.

⁸ Paru, sous le titre *La Pierre de soi*, aux éditions Entente (1996).

cette échelle diminutive, me laisse toujours un sentiment d'inabouti) et aurais préféré voir sortir, côte à côte avec vos poèmes, mes *Peuples Macrosciens*⁹ (mais sous un autre titre sans doute, comme vous me le conseilliez).

Du moins, puisque Werner [Lambersy] en a disposé autrement, aurai-je peut-être l'occasion de parler plus avant avec vous de ces poèmes, qui par plus d'un aspect me dépassent – au sens où ils me semblent réaliser une « formule » poétique à laquelle j'aspirais depuis longtemps mais qui persiste aujourd'hui encore à se dérober à mes tentatives de réflexion. Ce sentiment de toucher juste, mais à l'aveuglette, me laisse fort perplexe, voire m'inquiète à la perspective, faute d'avoir pu élucider ce qui se trame là, de voir cette veine s'échapper et ce livre demeurer une trouvaille sans lendemain. Or, pour le peu qu'il nous a été possible d'en parler l'autre soir, vos remarques, portant d'emblée sur le ton de ces poèmes plutôt que leur pertinence ou leur forme, m'ont fait entrevoir une approche judicieuse, que j'aimerais pouvoir mener, avec votre aide, plus avant.

Il est une autre chose enfin qu'il m'incombe de vous demander – non pour moi-même cependant, mais pour Werner Lambersy.

La revue *L'Arbre à paroles* s'apprête à lui consacrer, en fin d'année, un dossier de lectures¹⁰, dont Werner a souhaité me confier la coordination. Je sais qu'il serait enchanté que vous puissiez y contribuer en quelque manière, mais aussi, eu égard aux travaux qui vous absorbent, qu'il ne voudrait pour rien au monde vous mettre dans la situation délicate d'avoir à décliner une telle invitation, fût-ce avec les meilleures raisons du monde.

Aussi je me permets, sans l'en aviser, de vous proposer de prendre part à cet ensemble de témoignages critiques, tout en vous promettant, s'il devait vous sembler préférable de vous en abstenir, que votre réponse restera strictement entre vous et moi. Je veux espérer que cette demande, ainsi formulée, n'aura aucun lieu de vous troubler.

⁹ Paru, sous le titre *Destins nomades*, chez L'arbre à paroles (1995), puis repris, sous le titre *Gbazals des Hu*, aux éditions L'Amourier (2004).

¹⁰ *L'Arbre à Paroles*, « Werner Lambersy », n°81, septembre-octobre 1994. La contribution de Henry Bauchau figure pp. 26-34, sous le titre « Rencontre avec Werner Lambersy ».

Espérant avoir très bientôt le plaisir de vous lire ou vous revoir, je vous adresse pour l'heure, avec celles de Chantal, mes meilleures amitiés.

Bien à vous

Le 8 avril [1998]

Très cher Henry,

N'allez surtout pas croire que je masquais mon jeu lorsqu'il m'est arrivé de vous faire part de mes doutes et de mes réticences à l'égard de la prose en général et de l'écriture romanesque en particulier : je n'ai guère varié là-dessus depuis notre dernière conversation sur les trottoirs du Marais, du moins quant aux principes. Quant à ce texte¹¹ que je me réjouis de vous donner à lire, ce n'est ni un roman court, ni une longue nouvelle, mais seulement un cycle de poèmes qu'il m'est ensuite apparu utile (non sans songer à votre *Grande Troménie* pour son argument) d'encadrer d'une narration qui se voulait sommaire et qui sans doute l'est demeurée.

Il n'en reste pas moins que j'y joue, fût-ce en y venant de biais, de notions qui me demeurent bien mystérieuses : la prose me semble encore un terrain dangereusement mouvant, la fiction à peine moins qu'une imposture et le personnage un très douteux paravent. Aussi j'espère beaucoup (trop, sans doute – mais peut-on espérer sans excès ?) de ce que vous voudrez bien m'en dire, n'appréciant rien tant dans le roman – et quoique je continue à placer vos poèmes au-dessus du reste – que la rigueur que vous avez su y apporter, et qui tranche si nettement avec le « flou artistique » qui semble souvent la première loi du genre.

Je sais votre temps précieux, et respecte toutes vos raisons de le préserver au mieux. Si vous trouvez néanmoins celui de jeter un coup d'œil à ces pages et me donner votre avis, je ferai en sorte, à votre convenance, pour que cela vous occasionne le moins de dérangement possible.

¹¹ Le premier manuscrit du roman *Silex (La nuit du chasseur)*, paru chez Actes Sud (1999) sur la recommandation de Henry Bauchau.

Ceci dit, si ce pouvait être pour vous l'occasion de nous rejoindre à déjeuner ou à dîner un jour prochain, Chantal et moi en serions très heureux – sans parler d'Hélène, qui garde de vous un vif souvenir, et de la petite Léa qui, sans vous connaître, s'applique à prononcer votre nom comme celui d'une présence dans son entourage.

J'espère que vous allez bien, et me réjouis à l'idée de vous revoir bientôt.

Daniel

PS. Je joins à ce manuscrit un poème¹², que je me réservais depuis longtemps de vous montrer le jour où j'aurais réussi à en gommer les défauts les plus évidents. Mais les mois passent sans qu'il me semble me rapprocher du but, sans doute parce que là aussi, et sous l'influence recherchée de vos poèmes, je m'aventure à des choses que je connais peu et maîtrise mal : d'avoir, pour une fois, *voulu* me confier dans le poème (quand toute mon approche coutumière de l'écriture tend à une sincérité d'un ordre plus « machinal » – je ne sais si vous me comprendrez à ce mot très vague), les aspects formels, je crois, m'en sont devenus très difficiles à traiter. Très franchement dit, je ne crois pas que ce soit un « bon » ni surtout un « beau » poème ; mais vous étiez présent à ma pensée chaque fois que j'y ai travaillé, aussi il est juste que vous en ayez connaissance – sans plus.

LE HEROS MOURANT

Pour Henry Bauchau

Il va mourir

et à ce que, depuis peu, il s'est mis à tout faire à l'envers, il sait qu'il va mourir :

voici qu'il tremble avec ses mains et s'accroche avec le cœur –

¹² Poème de février 1998, paru notamment, sous le titre « Henry Bauchau », chez Jean-Pol Sterck (micro-livre d'artiste à tirage limité, 2001), puis dans *Couper ici*, Le Taillis Pré (2005).

qu'il parle avec ses yeux et que les mots issus de sa bouche
sont d'un voyant que nul n'ose comprendre.

Il va mourir et tout cela (il le sait maintenant,
maintenant qu'il va mourir) bientôt sera perdu :
la beauté de la fleur finissante de ce tremblement de ses
mains,
secret de quelques très savants danseurs ;
la force de ce cœur héroïque à s'accrocher encore
tel un Cid mort entrant vivant dans sa légende ;
l'amour désespéré qui lutte dans ses yeux, dont les parents
n'ont que le rudiment et les amoureux la fable ;
la plénitude enfin de ces mots sur ses lèvres, cet écho
d'absolu
que les plus vastes poèmes ont entendu rouler au loin
et qu'ils n'ont osé dire.

Il va mourir, et tout cela en ce moment
(il le comprend parce qu'il va mourir) –
les élans, les passions, les regards au-delà,
l'essor des mots dans les souffles et les fumées du chant –
tout cela au même instant
va culminer en lui et mourir à la fois.

Et parce que mourir ainsi (et peut-être
ne meurt-il qu'afin de comprendre enfin cela)
en danseur, en héros, en amoureux, en mage,
c'est vivre encore et davantage,

il meurt libre et content
il meurt renaissant.

28 août 2002

Très cher Henry,

Comme promis, j'ai relevé et recopié dans vos ouvrages les passages évoquant la fresque de Delacroix, qui pourraient servir de matériau pour un petit livre dans la collection qu'annonçait mon *Jâtaka de l'Arbre*¹³.

Mon imprimante marquant son âge, le résultat, hélas, n'est guère lisible d'un point de vue technique (je vous enverrai dès que possible un tirage de meilleure qualité). Mais, quant au fond, la simple relecture de cette succession d'extraits me frappe à double titre :

par la richesse et la profondeur de ces regards au fil des jours, dont chacun renouvelle la lecture et le spectacle de l'œuvre, jetant une lumière changeante mais toujours intense sur celui-là même qui regarde ;

et par sa pertinence quant au projet de cette collection : mieux que mon propre petit livre, et mieux que tout ce que j'ai pu dire ou concevoir au sujet de cette collection, votre rapport avec la fresque de Delacroix est l'exemple même de ce que j'espérais susciter dans le meilleur des cas, et en plus d'un passage vos lignes en sont l'emblème. L'emblème manifeste, si nous parvenons ensemble à conclure un texte qui vous convienne ; l'emblème virtuel, d'ores et déjà, qui me confirme et m'enrichit dans mon propre propos !

Pour le reste, vous écrivez, et c'est bien ainsi : je ne voudrais pas que mon impatience vous détourne de la poursuite de votre travail. Aussi ne reparlerons-nous de ce projet que lorsque vous-même le souhaiterez – mais vous me trouverez, ce jour-là, heureux d'avancer côte-à-côte avec vous dans la mise au point de ce texte.

¹³ *Jâtaka de l'arbre*, Images d'Yvoires (2002). Ce livre était alors censé inaugurer, chez le même éditeur, une collection de monographies d'écrivains sur des œuvres d'art singulières, sous le titre *Aparté*.

Espérant de vos nouvelles, je ne vois rien de mieux pour vous saluer dignement que ce poème¹⁴ écrit, au printemps dernier, dans l'écho de notre dernière conversation :

L'œuvre n'est pas faite
ni ne vous reste à faire.
Pénélope sur son métier de
vie
jadis tissait ses journées
et détissait ses nuits –
à l'œuvre des jours tissée,
détissée sur le métier des
nuits.
Henry : l'œuvre est *défaite* –
son œuvre est de nous faire.

En amitié,

DDB

La Martinière, le 29 août [2004]

Très cher Henry,

Je m'en veux d'avoir tardé plus de trois mois avant de répondre au mot si attentif et généreux que vous m'avez envoyé à propos des *Lettres de Treste*¹⁵. Ce n'est pas faute de l'avoir relu souvent et d'y avoir pensé plus souvent encore ; mais vous m'y parliez d'un espoir qui semblait manquer à ce livre, et de ce que ce manque était peut-être d'abord en moi – et à cette question je n'ai su que répondre, sinon sous l'angle stérile (c'était en juin) d'un sujet de dissertation pour le bac.

¹⁴ Poème 6 de la série *Newvaines*, inédit à ce jour.

¹⁵ Actes Sud (2004).

Non que, me posant avec vous cette question, je n'aie pas senti palpiter en moi un espoir, et même il me semblait l'avoir mis, davantage qu'en aucun de mes livres jusqu'ici, dans ces *Lettres*, à travers le jeune Dizoût. Mais le définir m'était autrement difficile ! Je cherchais encore quand m'est arrivée une lettre charmante de notre Marie-Claire, où elle me faisait la confidence que, tourmentée hélas par sa santé et toute sorte d'ennuis matériels, elle avait choisi parfois « de vivre et de penser avec Dizoût et les siens dans la cave de l'enfance. Je m'y réfugiais en quelque sorte. »

Lorsque j'ai lu ces mots, j'ai su aussitôt qu'ils disaient mon espoir, que je peinais à nommer depuis votre mot. L'idée même que l'on puisse « se réfugier » auprès de ces exclus et choisir leur sort désespéré de préférence à celui que nous offre la cité de « Treste », avec sa barbarie, son indifférence, son égoïsme et le mal-être profond qui seul semble pouvoir expliquer tant de méchanceté – cette idée m'a frappé comme la victoire de Dizoût et la confirmation de son espoir, sauvé par l'amour, l'humour et l'imaginaire. Et cet espoir est bien le mien aussi : celui de pouvoir maintenir en moi une telle foi, et de trouver parfois, comme Dizoût en sa « préfacière » et comme ce livre en Marie-Claire, une lectrice, une amie, une âme-sœur qui me rassure que l'on peut exister sur ce mode-là, et que cet espoir (le traiter d'illusion n'y changera rien) est plus fort que le monde même en son implacable réalité : plus fort parce que plus doux, plus riche d'être en sa pauvreté d'avoir, plus libre en sa prison matérielle, enfin plus vrai car plus humain.

Cela fait une bien longue phrase – mais je tenais à vous exprimer cela, parce que votre question n'est pas de celles que l'on puisse éluder, encore moins venant d'un ami, et encore moins venant de vous. Je ne sais à vrai dire (ou je ne sais pas *précisément*) quel est votre espoir, mais je sens qu'il existe chaque fois que j'ouvre un de vos livres, et je sais que c'est par une grande fidélité à cet espoir que vous avez pu parmi tant d'adversités, écrire ces poèmes et ces romans, et je veux espérer qu'en m'arc-boutant de même à mon propre espoir je pourrai à mon tour, à ma mesure, me réaliser dans une œuvre, dans un travail vrai envers moi-même et ouvert à autrui.

Je découvre ces jours-ci *L'Enfant bleu*. Je ne vous en dirai rien encore car j'y pénètre avec lenteur, un peu déconcerté par ce qu'il a, venant de vous, de nouveau et d'insolite : la présence du monde actuel, le langage

de la folie (ce n'est sans doute pas le mot juste), la géométrie des personnages entre eux. Mais je poursuis ma lecture, devinant que, chez Orion certainement et peut-être chez la narratrice, ce roman s'oriente vers les mêmes questions – celle de l'espoir, en somme, tel que je l'évoquais – qui nous inspirent tous nos livres. Moi aussi, « le labyrinthe et les îles, on aime ça », et j'avance avec prudence et ravissement dans ce qui semble en effet un roman-labyrinthe – mais conçu non pas pour leurrer le lecteur, comme presque toujours en pareil cas, mais bien parce que « là on peut guider les autres ».

Fidèlement à vous,

Daniel

PS. Je m'inquiète de vous, de votre santé après ce grand effort, et de la suite du travail. Rassurez-moi à ce sujet quand l'occasion s'en présentera. Et – puisque je ne viens plus guère à Paris – faites-moi savoir si vous venez encore en Normandie, afin que peut-être je puisse vous revoir encore.

Brûle une lampe dans la maison des nuits –
au soir nul ne l'allume
nul ne l'éteint au matin

je l'aperçois,
venu de loin,
depuis les brumes

éclairant seule à sa fenêtre
brillant
pour personne peut-être ;

dans le noir je m'avance,
sans me voir, tâtonnant

certaines nuits je la rejoins
d'autres fois
je me perds en chemin

peu lui importe, elle brûle
ignorant qu'elle brûle,
ignorant même si je viens.

S'il n'y a pas de porte cela ne fait rien.¹⁶

¹⁶ Poème 106 de la série *Newvaines*, in *Couper ici* (Le Taillis Pré 2005).